

Le Carillonneur. Le Figaro, 18 mars 1913 – Anna Rodenbach¹

Après-demain aura lieu, à l'Opéra-Comique, la première représentation du Carillonneur, d'après le roman de Georges Rodenbach, musique de M. Xavier Leroux². L'ouvrage vient d'obtenir, à la répétition générale, un grand succès et l'on a fort applaudi les interprètes, Mmes Marguerite Carré et Brohly, MM. Beyle, Boulogne et Vieuille.

Mme Anna Rodenbach, la veuve du poète si prématurément disparu, a bien voulu écrire, à ce propos, pour les lecteurs du Figaro, cet intéressant article où elle conte les origines des œuvres flamandes de son regretté mari.

Mon intervention n'est pas sans me laisser quelque scrupule, car je ne pourrai m'effacer autant que je l'aurais voulu. Pour vaincre la répugnance que l'on éprouve à trop parler de soi, je trouve, cependant, l'excuse qui m'est nécessaire. Le témoignage que j'apporte remonte à une époque si lointaine qu'il semble émaner d'un dédoublement de moi-même, de quelqu'un aussi, qui n'est plus.



Je vais donc essayer de faire revivre, un peu, le temps où fut écrit le *Carillonneur*³. Après avoir établi un plan longuement mûri et très développé de son prochain roman, *Le Carillonneur*, pour l'écrire, l'auteur de *Bruges-la-Morte* aurait voulu se fixer pendant quelques mois dans la ville qu'il aimait. Mais Bruges, envahie déjà par de nombreux touristes — du moins à l'époque des vacances — n'offrait plus assez de silence au besoin de recueillement de son poète. Pour obtenir une solitude ininterrompue de plusieurs mois, nous allâmes

nous installer à Knocke, petit village situé dans les dunes et peu fréquenté⁴. Seuls quelques artistes en quête d'isolement y séjournèrent durant l'été. De jeunes écrivains français dont les noms sont à présent célèbres : MM. Gustave Kahn, Paul Fort et Charles Henry-Hirsch s'y trouvaient en

1 Anna Rodenbach (1860-1945), née Anna-Maria Urbain à Frameries en Wallonie (Belgique). De formation artistique (Conservatoire), elle possédait de réels talents littéraires. Collaboratrice du *Figaro* et du *Journal de Genève*.

2 Xavier Leroux (1863-1919) : compositeur élève de Jules Massenet.

3 Publié en 1897.

4 Le 25 mai 1896.

villégiature cette année-là. Mais quoique modeste encore, Knocke commençait à pressentir son prochain développement et la vogue qui devait lui échoir plus tard. Aujourd'hui, cette plage est devenue mondaine. C'est, du moins, ce que l'on m'a dit, car depuis 1896, je n'y suis plus retournée.



Autour de l'église se groupaient des maisonnettes rustiques, des cabanes de pêcheurs, quelques boutiques paysannes. Devant l'arrêt du chemin de fer vicinal, la maison du bourgmestre étalait un potager plein de groseilliers rabougris, de roses trémières déchiquetées et de légumes inespérés, car la fertilité du sol s'arrête parfois au seuil de l'immensité. Une route d'aspect récent conduisait à la mer, mais cette route ne s'associait nullement au paysage⁵. Son tracé brutal accusait encore

la déchirure vive faite au champ de meules sablonneuses jusqu'alors inviolé. C'est au bord de ce chemin ou plutôt de ce couloir plein de rafales que n'apaisait même pas le temps le plus serein, que s'élevait la petite villa que nous avons louée pour le reste de l'année (*illustration : maison à droite*). Je la revois encore telle qu'elle nous apparut pour la première fois, la grande baie vitrée tout embuée du crépuscule rose. Je revois aussi, pénétrant à l'intérieur jusqu'à la porte de la salle à manger, l'étroit escalier de pierre bleue toujours recouvert de sable. Il semblait que la direction du vent n'avait d'autre but que celui d'atténuer les angles de l'escalier menant à notre demeure en ne laissant à chaque marche qu'un demi-cercle libre, juste de quoi y poser les pieds !

Des croisées, la vue s'étendait sur un désert de dunes ; dans une échancrure cependant la mer se montrait. C'était l'heure de la marée montante ; elle accourait joyeuse du bout de l'horizon avec ses vagues vertes ourlées d'écume ; ses barques, aux voiles pourpres, ses nombreuses mouettes comme à l'assaut de notre fenêtre.

Dès l'arrivée, Georges Rodenbach se mit au travail ; il compulsait longuement ses notes. Le lendemain, son roman fut commencé, le prologue écrit sans ratures, d'une venue. L'auteur du *Carillonneur* était en proie à une exaltation débordante. Le lyrisme que, par désir d'abstraction, il avait systématiquement exclu de sa poésie, rejaillissait dans sa prose avec une impétuosité qu'il ne pouvait même plus contrôler. Notre maison devint silencieuse, un hôte mystérieux prenait place à notre foyer, il avait des cheveux blonds, les yeux couleur de la mer du Nord. Georges Rodenbach l'avait prénommé comme lui Joris : — Georges en flamand — il faisait pour ainsi dire partie de notre famille, et souvent dans le crépuscule, nous parlions de Bruges avec lui.

Le fait que Georges Rodenbach n'est pas né à Bruges est de nature à laisser croire que c'est délibérément qu'il a choisi cette ville pour l'associer à son œuvre. Ai-je besoin de dire que dans ce cas, le résultat aurait été tout différent. À l'aide de mes souvenirs, je vais essayer d'exposer les causes morales qui déterminèrent cette collaboration, il s'en dégagera facilement la preuve que la

5 Actuelle Lippenslaan.

vieille cité flamande n'a pas été pour son poète une ville d'adoption, ni d'élection pas plus que de prédilection ; elle est entrée dans sa vie avec la violence obscure d'une force atavique. Et peut-être son emprise eût-elle été moins profonde s'il y avait vu le jour.

Le père de l'auteur de *Bruges-la-Morte*, lui, naquit non loin du Minnewater⁶ ; il était fils de Constantin Rodenbach, médecin à Bruges et professeur à l'École de médecine de cette même ville. Il ne la quitta que pour mieux prendre part aux événements de 1830, qui amenèrent, ainsi qu'on le sait, l'indépendance de la Belgique. Son nom reste attaché à l'histoire de son pays. En raison de ses souvenirs d'enfance, le père de Georges Rodenbach conserva pour sa ville natale un culte profond. D'une distinction froide, distante et très réservée, il ne parlait pas souvent de lui ni de ses ascendants, mais à tout propos Bruges passait dans sa conversation ; on la sentait vivre en lui à l'état de critérium latent.

« En Flandre, me disait-il un jour, c'est à la Saint-Nicolas que l'on a coutume d'offrir des jouets aux enfants ; les nôtres, ajoutait-il, en recevaient de Bruges, quand ils étaient tout jeunes ; ils étaient envoyés par de vieilles parentes ». Aussitôt, il y eut unanimité dans la maison pour se souvenir que les jouets de Bruges étaient toujours les plus beaux.

Et cette admiration localisée se manifestait en beaucoup d'autres circonstances.

Je subis l'ambiance et je voulus, à mon tour, visiter ce qui, jusque-là, n'avait existé pour moi que géographiquement et qu'en tant que chef-lieu de la Flandre occidentale. Je dois reconnaître que pour voir se lever à mes yeux, dans la petite cité calme et provinciale qu'est la Bruges actuelle, le tombeau fastueux de la ville illustre — et morte à jamais — de jadis, il m'a fallu, comme à beaucoup, l'initiation poétique de *Bruges-la-Morte*. « C'est le propre du génie de découvrir la splendeur des choses », a dit Anatole France.

La mère du poète, elle, était d'une nature expansive, d'une sensibilité extrême. Très tendre, elle s'occupa beaucoup de ses enfants. Élevée en Wallonie, par sa grand'mère, de celle-ci elle tenait des souvenirs très anciens, mais qui, chez elle, se trouvaient loin d'être effacés. Comme elle appartenait à une époque où, pour les amuser, on faisait aux enfants des récits terrifiants, à la traditionnelle histoire de brigands elle substitua un élément plus véridique, puisé dans les souvenirs, se rapportant à des parents lointains. Le sens profond du recul mêlé d'un certain goût du merveilleux, l'ardeur qu'elle apportait à ces récits leur donnaient une allure légendaire ; des faits appuyés sur des dates historiques, des passages dialogués, des rappels de coutumes et d'usages anciens y ajoutaient de l'authenticité, le tout s'augmentait encore d'un rien d'exagération surtout dans l'attente du dénouement...

De ceci, il est facile de dégager la part d'influence que les parents de l'auteur de *Bruges-la-Morte* eurent sur son imagination. Le sentiment profond du passé qui vivait dans l'âme de la mère, la nostalgie obstinée et hautaine qu'avait de Bruges, le père — une nostalgie d'une qualité déjà littéraire — se sont confusément mêlés pour situer au fond de la mémoire de leur fils une cité fabuleuse et réelle tout à la fois. Donc si Bruges a vécu dans l'âme de Georges Rodenbach, c'est qu'elle a profilé l'ombre agrandie de ses tours jusque dans ses songes d'enfant.

Plus tard il l'aima d'une façon plus précise ; il en étudia passionnément l'histoire, en comprit l'atmosphère, en surprit le symbole et s'y intéressa jusque dans ses moindres événements locaux.

6 Lac d'Amour à Bruges.

Gand, où il passa la plus grande partie, de sa vie, offrait aussi à sa rêverie quotidienne des vieux quais, des béguinages des canaux et certains paysages citadins d'une telle grandeur que les sites les plus émouvants de Bruges n'arrivent pas à faire oublier... Mais il y fut retenu par une force invincible, fatidique peut-être... l'attrance d'une ingratitude écrite dans son destin.

À Knocke, les jours s'écoulaient graves, pleins de labeur ; les feuillets noircis du jour, ajoutés aux feuillets noircis de la veille, augmentaient le livre. *Le Carillonneur* avançait, car, visiblement, la tâche quotidienne devenait moins lourde à son auteur. Néanmoins, les divisions du livre, les arrêts des chapitres, seuls, nous permirent quelques déplacements. Nous allâmes un jour à Terneuzen prendre le bateau qui descend le bras occidental de l'Escaut pour chercher l'endroit imprécis où il se perd dans la mer du Nord. De Flessingue à Dordrecht, par les eaux intérieures, le voyage est délicieux quoiqu'un peu long. Aussi nous n'y fûmes qu'un court instant. Mais un court instant suffit pour voir apparaître dans « la ville assise sur quatre fleuves » toute la Hollande avec ses moulins, sa forêt de mâts, toute la Hollande bariolée dans sa lumière d'argent comme un grand jouet reflété dans un miroir brisé.

Nos excursions étaient toujours harcelées par le désir du retour. Passé le Hont, on eût dit que, pour Georges Rodenbach, notre petite maison de l'autre côté de l'eau était devenue un navire à l'ancre, capable de prendre le large avec *le Carillonneur* et sans lui. Bruges toute proche lui offrait plus de repos ; il aimait à y errer sans but, à revoir ses eaux, ses quais, ses verdure, ses monuments dont il connaissait toutes les pierres. Aussi, en raison du désir de possession qui réside en toute admiration, nous n'avons jamais quitté Bruges qu'avec le dessein de faire l'acquisition de l'une ou l'autre vieille façade sculptée. En réalité nous n'y achetions que des fleurs.

L'auteur du *Carillonneur* ne goûtait que médiocrement le charme de la campagne, je crois bien que les joies champêtres lui étaient inconnues. Par contre, il aimait presque douloureusement la mer. Durant des heures, il la contemplait inlassablement, il en scrutait l'étendue comme pour saisir, derrière l'horizon, cet impossible idéal que toujours un autre horizon recule... Il l'aimait sous tous ses aspects, calme, houleuse durant la tempête, les marées d'équinoxe et surtout quand certains soirs les vagues, devenant lumineuses, augmentent leur phosphorescence dans la densité de la nuit.

C'est par un de ces soirs, où, attardés à la terrasse d'un hôtel vide encore de la clientèle pour laquelle il avait été construit, que vint nous surprendre le télégramme d'un ami nous annonçant la mort d'Edmond de Goncourt⁷. Georges Rodenbach revint à Paris afin d'accompagner la dépouille mortelle de son vieux maître jusqu'à sa dernière demeure. Toutefois son retour ne suivit pas de longtemps le départ. Toujours *le Carillonneur* rappelait son auteur. La distance même ne pouvait rompre un instant le lien qui l'y rattachait. Je ne sais si, en reprenant son travail, il a songé que la disparition du grand écrivain le privait d'une appréciation qui lui était chère... Il me semble qu'en écrivant son roman, Georges Rodenbach n'eut d'autre souci que celui de se satisfaire lui-même ; tant sa probité littéraire était grande. C'est ainsi que, chaque soir, il lisait à haute voix son travail de la journée, plutôt pour se le faire mieux entendre que pour le communiquer... Il suivait, dans la sonorité, le cours de la phrase, ses chutes, ses dérives... son voyage.

7 Edmond de Goncourt (1822-1896) : mort le 16 juillet 1896, jour anniversaire de Rodenbach.

L'automne s'était achevé, sa lumière déjà n'était plus blonde... Un jour le déjeuner était servi depuis longtemps et le maître de la maison se faisant trop attendre, je montai au premier étage afin d'apprendre la cause de ce retard inusité. Au moment où j'ouvrais la porte du cabinet de travail, Georges Rodenbach prononçait à haute voix cette phrase qu'il était en train d'écrire : « Il entra dans la cloche comme la flamme dans l'éteignoir... » Puis, m'apercevant, du geste, il me pria de ne pas l'interrompre. On entendait la clameur de la mer démontée... Dans le cadre de la fenêtre, on la voyait nue, sans barques, sans navires au large, traversée par le seul tumulte de ses hautes vagues. Au bout d'un instant, l'auteur du *Carillonneur* se leva d'un air brisé et comme halluciné en s'écriant : « C'est fini... » Peut-être ces paroles s'adressaient-elles aussi au *Carillonneur* qui le quittait pour s'en aller encore un peu plus « au-dessus de la vie... »⁸

Le déjeuner fut silencieux, et je songeai que, pour tout créateur de symbole, d'idéal, de légende, la pensée ne s'arrête pas avec le livre terminé. De même que le grand Escaut se prolonge en entrant dans la mer, la pensée aussi poursuit un instant son cours dans la vie avant que d'y mêler son rêve...

Quelques heures plus tard, et en même temps, nous nous aperçûmes que la saison devenait inclémente, la bourrasque insupportable, qu'à tout bout de champ la maison risquait de s'envoler, que les chemins devenant impraticables, bientôt on ne pourrait plus s'approvisionner. À la fin de la journée nos malles étaient bouclées, les quelques bibelots nous appartenant sommairement emballés. Notre séjour à Knocke était terminé. En entrant dans le passé, il prenait à nos yeux une signification différente : pour moi, c'était l'année d'un livre ; pour Georges Rodenbach, le livre d'une année, un livre où il mit toute sa foi littéraire, l'essence même de sa poésie, sa jeunesse, l'une des dernières années de sa vie... Un livre qui aujourd'hui contient toute vibrante encore son âme.

Le Carillonneur sera représenté après-demain à l'Opéra-Comique, Les personnages passent du livre à la scène. Mais, malgré ce spectacle donné par l'un des plus grands théâtres d'une ville illustre entre toutes... malgré la renommée des interprètes, le commentaire profond d'un des maîtres de la musique actuelle, l'année lointaine, toute voilée de brume, de sable, d'embruns, s'appelle dans mon souvenir : l'année du *Carillonneur*.